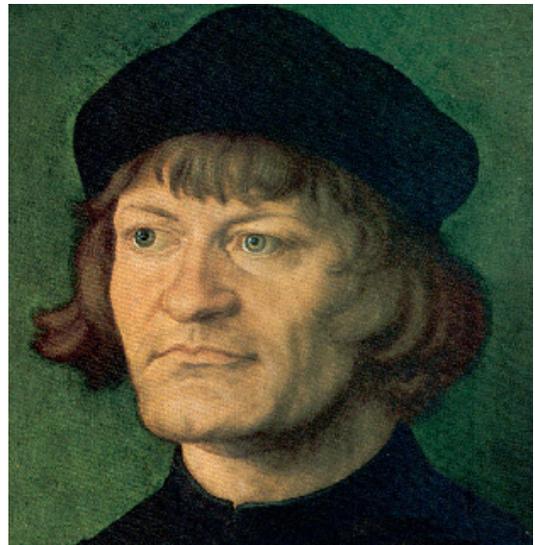


Sur les traces de
Huldrych Zwingli et Heinrich Bullinger

25-27 juin 2010



Heinrich Bullinger



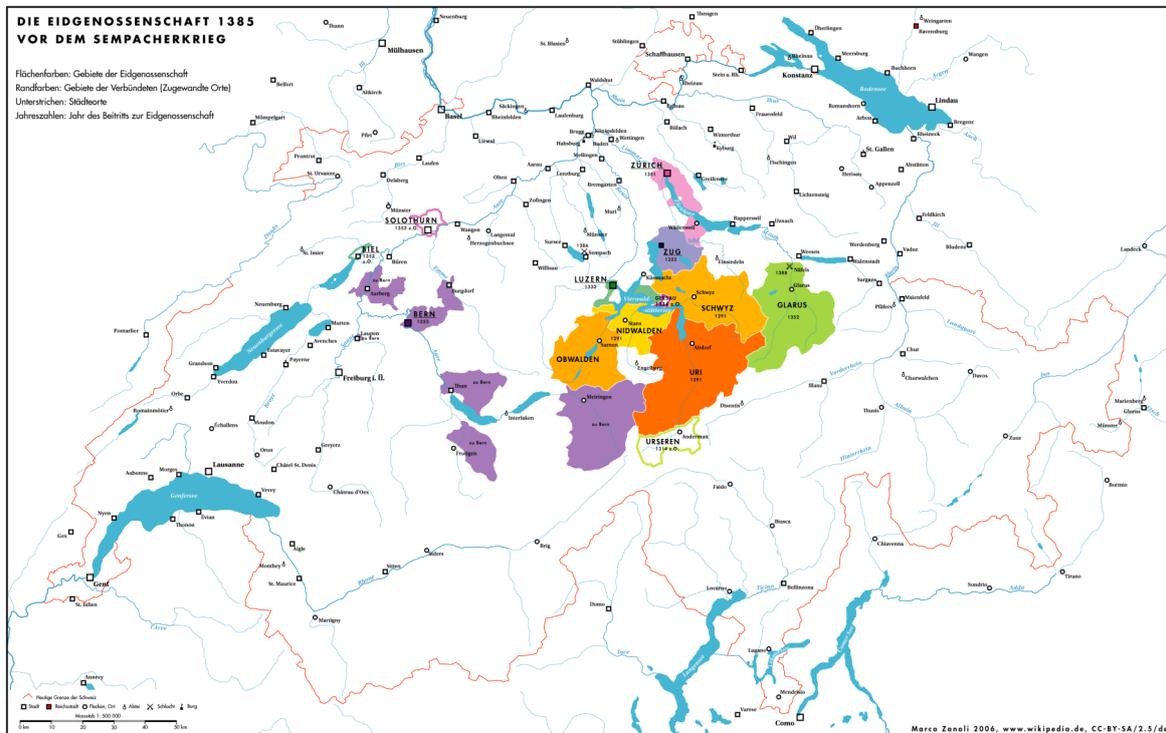
Huldrych Zwingli

Quelques textes et documents
en relation avec l'histoire et avec les lieux visités

Le contexte historique

La Suisse au temps de la Réforme

Au XV^e siècle, la Confédération suisse se compose de VIII cantons : Uri, Schwytz, Unterwald, Lucerne, Zurich, Zoug, Glaris et Berne.



Quelques extraits de l'ouvrage :

Histoire de la Suisse, L'invention d'une confédération (XV^e-XVI^e siècles),
François Walter, Ed. Alphil, Presses Universitaires Suisses, 2009, avec l'autorisation de l'auteur

La crise de 1481

Aux guerres de Bourgogne correspond une grave crise intérieure durant laquelle se manifestent fortement les dissensions entre les cantons, à savoir une opposition entre les intérêts des cantons villes (*Städte*) et ceux qui sont considérés comme des pays (*Länder*). Les années 1470 sont ainsi marquées par plusieurs crises sociales. On mentionnera l'expédition dite de la « Folle Vie », lorsqu'une bande de soldats uranais et schwytzois mécontents du partage du butin après la bataille de Nancy (celle où Charles le Téméraire perdit la vie) se mirent en demeure de faire payer à Genève (alliée du duc) la rançon exigée par les Confédérés. La diplomatie empêcha l'exécution du projet qui accrut néanmoins l'inquiétude des villes pour leur sécurité face à de telles incursions. L'incident amena aussi Genève à conclure avec Berne et Fribourg une première combourgeoisie en 1477. Quant aux villes importantes du Plateau suisse, elles négocièrent entre elles un accord pour empêcher les désordres armés. Lucerne en profite pour mater une révolte des campagnes de l'Entlebuch. Inévitablement, les « pays » du Centre de la Suisse s'émeuvent de ce rapprochement qui leur semble contraire à l'esprit des anciennes alliances, lesquelles limitent le droit d'en conclure de nouvelles sans concertation. De longues négociations s'ensuivent entre 1478 et 1481 dans un climat de guerre civile et de pressions des villes pour qu'on admette Fribourg et Soleure dans le réseau confédéral. Il en résulte le « Convent » de Stans du 22 décembre 1481, de fait un compromis. D'une part, l'accord propose une garantie collective de la sécurité publique avec l'interdiction de rassemblements qui préluderaient à des désordres ; d'autre part, ce texte peut être lu a posteriori comme une sorte de « constitution » où l'on mentionne pour la première fois « *die acht Orte der Eidgenossenschaft* », les VIII Cantons de la Confédération. Ce sont eux, en corps constitué, qui acceptent de signer une charte avec les villes de Fribourg et Soleure. Ce nouveau pacte est quelque peu discriminatoire pour les deux villes qui n'ont pas droit au titre de *Ort* (canton)

mais sont toutefois *Eidgenosse* (Confédérés). C'est pourquoi, pour nuancer, on dira que depuis 1481, la Confédération se compose des VIII anciens cantons et des deux nouveaux. Quoi qu'il en soit, cette extension consacre le déplacement du centre de gravité du réseau confédéral. Ce sont les villes du Plateau qui exercent le leadership et singulièrement Berne à laquelle les deux nouveaux sont étroitement liés.

Une société guerrière

À la fin du XV^e siècle, auréolée de ses succès dans les guerres de Bourgogne puis des razzias de la guerre de Souabe, la Confédération est incontestablement une société guerrière. Les jeunes sont fascinés par la gloire militaire et par l'enrichissement potentiellement rapide que celle-ci



Piquier suisse du XV^e siècle

peut apporter. À l'échelle européenne, les cantons ont une réputation ambivalente. Leur valeur militaire est certes largement admise et les princes cherchent à s'assurer les services de mercenaires suisses. Pourtant, des images plutôt négatives sont toujours attachées à ceux que l'on considère comme des montagnards brutaux et avides de pillage. Lors des conflits de la fin du siècle, la propagande impériale mobilise largement ces perceptions. En 1499, l'empereur Maximilien en appelle même à une véritable croisade contre les Confédérés, lesquels sont comparés aux Turcs infidèles parce qu'ils mettraient en péril l'ensemble de la chrétienté. Par des pratiques indignes de chrétiens, les ressortissants des cantons ne se sont-ils pas révoltés contre leurs seigneurs naturels, demande le manifeste impérial ? Sodomites, zoophiles et haineux de la nation allemande renchérissent les chansons populaires injurieuses. Du côté suisse, la vengeance fut soignée durant les épisodes belliqueux qui suivirent : une série de razzias où l'on pille, rançonne, incendie, sans faire de prisonniers mais en mettant systématiquement à mort les ennemis, sans respecter aucunement l'idéal chevaleresque de la guerre. On comprend mieux la détestable réputation des Suisses à l'orée du XVI^e siècle. Eux qui s'enorgueillissent de leurs exploits – « *c'était chose bien merveilleuse de voir si*

petit peuple braver l'Empire romain et tous les Allemands » dit la chronique de Tschudi¹ – sont vilipendés par les lettrés. « *Des brutes, des rustres, des têtes brûlées [...] formés à la guerre depuis le berceau, qui se délectent du sang des Chrétiens* », comme le dénonce l'humaniste alsacien Jakob Wimpfeling en 1505. Les Turcs manifesteraient plus de pitié que ces ignobles « *sylvestres* » (sauvages des forêts) et « *alpinates inclementes* » (habitants des Alpes dépourvus de clémence) !

Les guerres d'Italie

Les Suisses y sont entraînés par la France, surtout par appât du gain. Le contexte est celui du long conflit entre la monarchie française et la monarchie espagnole. Venues des pays au nord du Gothard, des bandes de mercenaires s'attribuèrent en passant les seigneuries de Lugano, Locarno et Bellinzone en 1500, une étape décisive de l'extension des baillages vers le sud. Mais il faut aussi retenir un moment de grande politique entre 1510 et 1515. Les Confédérés renoncent alors à suivre le roi de France pour se rapprocher de la papauté qui incarne une sorte de résistance nationale à l'envahisseur. L'évêque de Sion, Matthieu Schiner, promu cardinal en 1511 et manquant peut-être une élection au trône pontifical en mourant prématurément de la peste en 1522, anime cette phase de l'intervention des Suisses en Italie. Schiner est l'un des rares grands hommes politiques de l'ancienne Confédération, même si ses options peuvent paraître a posteriori dépassées : il croyait encore à la vieille Europe unitaire et impériale et au rôle fédérateur de la papauté. En 1512, avec la victoire de Pavie, les Suisses et les Vénitiens chassent les Français de la péninsule. Les cantons s'enorgueillissent alors de la gloire d'avoir su libérer d'autres peuples. Le pape Jules II offre aux « défenseurs de la liberté de l'Église » des bannières en soie ornées d'un carré d'angle représentant la passion du Christ et les clés symboles de la papauté.

¹ **Aegidius (ou Gilg, Gilles) Tschudi** (5 février 1505 à Glaris - 28 février 1572) est un homme politique, diplomate, géographe et historien suisse ; il est considéré comme le père de l'histoire suisse.



Bannière de Jules II

De nouvelles conquêtes au sud des Alpes, dont la Valteline, complètent ces succès avec la satisfaction de réintégrer le Duc de Milan dans ses possessions. [...]

En culbutant, à Novare en juin 1513, une armée pourtant pourvue de cavalerie et d'artillerie, les Suisses résistent au roi de France Louis XII qui tente son « come-back » milanais. De leur côté, les Bernois ramènent dans leur butin de jeunes ours qui, installés dans les fossés de leur ville, seront désormais inséparables de l'image de leur république. D'une manière générale, au faite de leur puissance militaire, les Suisses sont toutefois isolés diplomatiquement. Or, leur politique a des limites : les cantons n'ont pas la logistique nécessaire pour gérer des conquêtes ; les

troupes suisses victorieuses sont plus attentives à exploiter systématiquement tout ce qu'on peut récupérer d'un champ de bataille en dépouillant les morts plutôt qu'à conforter les résultats politiques de leurs hauts faits et à organiser le contrôle d'un territoire ; leur présence intéressée en Lombardie contre paiement de leurs services mécontente les habitants. À terme, la manière fruste de concevoir la guerre par l'engagement compact de piquiers et hallebardiers n'est plus à même de soutenir longuement les chocs modernes où la préparation d'artillerie et l'engagement de cavaliers cuirassés accompagnent le mouvement des fantassins. Lors de la nouvelle offensive du roi de France François I^{er}, les Suisses se laissent piéger par la tactique complexe de l'adversaire. Pour eux, la bataille de Marignan, les 13-14 septembre 1515, est un désastre. Pour les vainqueurs, en revanche, cette bataille met fin à « *l'une des grandes malices* » de l'histoire, selon l'expression d'un chroniqueur. En effet, en donnant à leurs succès militaires la prétention de dompter les princes, les Suisses auraient trop longtemps fourni un détestable exemple à tous les dépendants, celui de renversement de l'ordre social !



F. Hodler, détail de la « Retraite de Marignan »

La religion

Qu'est-ce que l'Église au début du XVI^e siècle ?

Durant tout le XV^e siècle, les cantons suisses – du moins leurs autorités, plus que les fidèles qui n'y attachent probablement pas une grande importance – sont dans la perplexité. Après que les papes ont officiellement résidé la plus grande partie du XIV^e siècle à Avignon, la chrétienté reste déchirée pendant le Grand Schisme, qui trouble la première moitié du XV^e siècle avec la rivalité entre le pape légitime de Rome et les divers antipapes. Comme ailleurs en Europe, les cantons prennent le parti des uns et des autres en fonction de leurs intérêts politiques. Ainsi, quand la Savoie et les Habsbourg font le choix du pape d'Avignon, tout naturellement les cantons se déclarent favorable à celui de Rome.

Les territoires qui constituent la Suisse se répartissent entre 6 diocèses qui portent le nom du lieu de résidence du prince-évêque : Bâle, Constance, Coire, Lausanne, Sion et Genève. Le choix des évêques est toujours l'occasion de rivalités entre les seigneurs qui détiennent souvent des droits d'avouerie et les bourgeois des villes qui y trouvent une occasion d'exprimer leur mécontentement et leurs aspirations à l'autonomie.

Les chapitres de chanoines (sortes de conseils épiscopaux) interfèrent dans les procédures car ce sont eux qui doivent en définitive ratifier la désignation d'un candidat et la transmettre pour approbation au pape qui la confirme par une bulle pontificale. On sait aussi que la papauté a beaucoup compté sur l'appui des Suisses pour mener à bien sa politique Italienne contre les envahisseurs étrangers. Il est donc probable que l'opinion n'ait eu qu'une piètre image de l'autorité pontificale dont l'acquiescement dans les affaires d'organisation ecclésiastiques n'était souvent qu'une simple formalité. Avec l'éviction des Habsbourg, ce sont également les cantons qui héritent des droits d'avouerie sur les couvents. Ils ont donc les moyens d'intervenir

dans l'organisation interne des maisons religieuses. C'est le cas à Engelberg (abbaye qui dépend de 4 cantons) et à Einsiedeln (sous la protection de Schwytz).

Une évolution similaire vers l'accroissement de l'emprise des communautés locales sur l'organisation ecclésiastique s'observe dans les paroisses. À l'origine, c'est le seigneur ou un couvent qui exerce le droit de patronage, prérogative qui autorise à désigner le curé et à concéder le bénéfice curial, soit le revenu réservé au culte et à l'entretien des bâtiments. Le titulaire du bénéfice n'est pas forcément prêtre et n'a pas obligation de résidence dans la paroisse. Dans cette situation, il confie le ministère pastoral à un desservant salarié. Au XV^e siècle, les communautés locales essaient de plus en plus de s'arroger les droits de patronage, de telle sorte que le cas de figure le plus fréquent est que les bourgeois des villes choisissent eux-mêmes leur propre curé et ceux des paroisses rurales alentour. Ainsi, en 1461 à Zoug, le Conseil de ville utilise son droit de patronage pour désigner, en accord avec l'évêque, un prêtre qui gère en même temps le bénéfice curial. Ce curé au sens moderne doit résider en ville dans une maison qui l'abrite « *lui seul et sa mère, tant que celle-ci est en vie, à l'exception de toute autre femme qui ferait naître le soupçon* ». À Fribourg, le Conseil se préoccupe de la discipline en réglementant au XV^e siècle la fréquentation du bordel de la ville par le clergé qui ne doit s'y rendre que de jour. Ce type d'intervention annonce des pratiques disciplinaires qui deviendront courantes au moment de la Réforme.

L'essentiel pour les paroissiens est d'avoir un prêtre qui distribue les sacrements et les assiste dans les rites de passage, naissance, mariage et décès. Le reste les intéresse peu. En ces temps troublés du tournant du XVI^e siècle, le système de croyances, par sa cohérence, est particulièrement habilité à tranquilliser des populations inquiètes face aux événements tragiques qu'elles subissent, notamment les effets de la dégradation climatique et des guerres meurtrières.

Le message ecclésial est porteur de sens. Et surtout, l'Église a réussi à apaiser l'anxiété par rapport au sort des défunts en multipliant les rituels, comme les messes fondées, censés réparer par la prière le poids des fautes des personnes décédées. L'une des grandes angoisses du temps est en effet le sort des âmes après la mort. Or l'Église a su reformuler la conception de l'autre monde en développant depuis le XII^e siècle la croyance au Purgatoire, lieu de repos et de purification avant l'accession à la gloire du Paradis. Cet enfermement des morts doit les empêcher d'errer sur la terre et de solliciter les vivants. En parallèle, l'Église déploie beaucoup d'énergie pour extirper les croyances ancestrales à la circulation entre l'autre monde et la terre des vivants. Ce sera là encore l'un des enjeux de la Réforme protestante.

De coupables hannetons

En 1478, le curé de Berne annonce en chaire que les hannetons qui prolifèrent dans la région seront déferés à l'autorité de l'évêque de Lausanne s'ils ne cessent pas leurs ravages ! Cette curieuse anecdote, rapportée par la chronique de Schilling², témoigne d'une conception partiellement christianisée du monde dans laquelle la séparation entre la croyance religieuse et ce qui relève des lois de la nature n'est pas encore fermement établie. Elle s'inscrit aussi dans un contexte de péjoration climatique dont les contemporains s'efforcent de décrypter les signes. Le fléau des insectes appartient à ce registre, tout comme les épidémies récurrentes de peste et d'autres calamités, voire des catastrophes comme la « Buzza » (crue en dialecte) de Biasca en 1515. Retenues par les matériaux d'un gigantesque éboulement qui barre le val Blenio en 1513, les eaux ont fini par saper le barrage pour dévaster la plaine jusqu'au Lac Majeur, causant la mort de plusieurs centaines de personnes. La fin du XV^e siècle et le début du XVI^e sont une période d'épisodes météorologiques extrêmes dont les chroniques mentionnent les hivers très rigoureux. Ils marquent les débuts de ce que les historiens dénomment, depuis les années trente du XX^e siècle, le « petit âge glaciaire » dont les répercussions sur la mise en valeur des terres agricoles mais aussi sur les mentalités ne sont pas sans importance.

² Diebold Schilling le Vieux, auteur d'une célèbre chronique de Berne

Le concept de la liberté selon Zwingli

Extrait du traité « Du libre choix des mets » (1522). Traduit par A. Leuchtweis et A. Golay, Montpellier, mars 2004, d'après l'édition allemande Huldrych Zwingli, Schriften vol. 1, 37-39.62

Leur foi en Dieu n'est plus assez forte pour qu'ils n'aient confiance qu'en Lui seul, pour qu'il soit leur seul espoir et pour qu'ils respectent uniquement Ses lois et Sa volonté. Sottement, ils commencent à nouveau à suivre les lois humaines. Comme si Dieu avait oublié quelque chose qu'ils doivent maintenant achever et perfectionner, ils essaient de se persuader que tel jour, tel mois, à telle ou telle période, on n'a pas le droit de faire ceci ou cela. (Cependant, je n'ai rien contre ceux qui font volontairement le carême pour la santé et la discipline de leur corps, s'ils ne surestiment pas le carême et ne deviennent pas orgueilleux ; il faut jeûner avec humilité.) Mais lorsqu'on en fait une loi et qu'on se convainc qu'un non-respect de cette loi correspond à un péché, on stigmatise et salit sa conscience et se laisse tenter par une véritable idolâtrie...

En bref : Si tu veux jeûner, fais-le ! Si tu veux renoncer à manger de la viande, n'en mange pas ! Mais laisse le choix au chrétien ! ...

Et si ton prochain est offusqué par le fait que tu uses de ta liberté, il ne faut pas le mettre en difficulté ou le soumettre à une tentation sans raison particulière. Ce n'est que lorsqu'il comprendra la raison de ta liberté qu'il n'en sera plus offusqué (à moins qu'il ne te veuille du mal) ... Il faut plutôt expliquer aimablement ta foi à ton prochain et lui dire que lui aussi peut manger de tout et qu'il est libre de son choix.

L'anabaptisme en Suisse

Source : Dictionnaire historique de la Suisse, **auteur**: Hanspeter Jecker

L'anabaptisme (ou Réforme radicale) est apparu dans les années 1520 dès les débuts de la Réforme, qui touche alors l'ensemble de l'Europe. Il mêle des éléments très divers, piété populaire médiévale, critique humaniste, anticléricalisme latent, à quoi s'ajoute l'influence de la prédication des réformateurs et de l'agitation qu'elle suscite. Après l'échec du mouvement communal et révolutionnaire de la guerre des Paysans (1525), les croyants qui, dans leur tentative de rétablir le véritable christianisme, s'engagent pour une réforme plus radicale vont rejoindre le mouvement anabaptiste. Se distançant toujours davantage de Zwingli et de Luther, ils épousent dans un premier temps les vues de Thomas Müntzer ou d'Andreas Karlstadt. L'appellation d'anabaptistes (ou rebaptiseurs) est alors donnée à tous ceux qui refusent le baptême des enfants pour pratiquer le baptême d'adultes instruits dans la foi. Ce n'est du reste pas tant la forme choisie pour le baptême (par immersion) qui constitue la nouveauté, mais bien le choix d'une Église que l'on veut confessante et non plus multitudiniste.

En Europe, trois grands mouvements anabaptistes au moins peuvent être distingués: les frères suisses (principalement en Suisse, en Alsace et en Allemagne du Sud), les mennonites (Pays-Bas et Allemagne du Nord) qui, après l'épisode millénariste de Münster (Westphalie) de 1535, se regroupèrent autour de Menno Simons pour fonder une Église libre et pacifiste, et enfin les huttérites, installés en Moravie (République tchèque actuelle) après avoir fui le Tyrol, l'Allemagne du Sud ou la Suisse, qui se caractérisent par leur mode de vie communautaire dans des fermes où le travail et les biens sont répartis entre tous.

Le premier baptême d'adulte pratiqué le 21 janvier 1525 à Zurich parmi d'anciens élèves et amis de Zwingli constitue un événement fondateur pour l'anabaptisme suisse. Partie de Zurich, rassemblée autour de Conrad Grebel, Felix Manz, Jörg Blaurock, Johannes Brötli, Simon Stumpf et Wilhelm Reublin, cette branche de l'anabaptisme se répand rapidement dans l'est de la Suisse et le sud de l'Allemagne, au Tyrol du Sud en passant par les Grisons, vers Bâle et l'Alsace, et vers Berne. En bien des endroits, ce courant s'inspire d'autres mouvements

radicaux. Les priorités diffèrent selon le contexte et les personnalités: Balthasar Hubmaier exerce par exemple son influence dans la région de Waldshut (D) tandis que Hans Deck et Pilgram Marpeck marquent le sud de l'Allemagne et la Suisse orientale.

En ce qui concerne la Suisse, l'assemblée tenue en 1527 à Schleitheim et les articles adoptés à cette occasion revêtent une grande importance³. Désormais regroupés sous le nom de frères suisses, se réclamant de la confession de foi probablement rédigée par Michael Sattler, les anabaptistes helvétiques se démarquent à la fois des autres courants radicaux et des Églises officielles et forment la première Église libre. Ils se caractérisent par leur dualisme théologique, leur respect du principe scripturaire, leur aspiration à une vie sanctifiée coupée du monde extérieur, leurs communautés sans magistrats et leur acceptation du martyre. Ils manifestent leur non-conformisme notamment en refusant de fréquenter l'Église officielle, de prêter serment et de servir sous les drapeaux.

Leur critique radicale de la société et de la vie religieuse de leur époque, de l'alliance, à leur avis funeste, entre Église et État, leur attire rapidement les foudres du pouvoir qui tente à plusieurs reprises - et jusqu'au XVII^e s. - de les ramener à l'Église officielle. Dans ce but, des disputes théologiques plus ou moins publiques sont organisées. La plupart de ces confrontations (Zurich en 1525, Zofingue en 1532, Berne en 1538 par exemple) ne débouchent sur aucun accord et ont pour seul effet de raviver les persécutions. La répression,



très vite mise en place, pousse le mouvement à s'étendre non seulement en Suisse, mais encore à travers toute l'Europe jusqu'en Russie, puis jusqu'en Amérique du Nord et du Sud.

Au XVI^e s., la plupart des anabaptistes vivent dans les cantons réformés de Berne et de Zurich, une minorité à Soleure, Bâle, Schaffhouse, Saint-Gall et dans les Grisons. Emprisonnés, torturés, privés de leurs biens, bannis voire exécutés (à Berne jusqu'en 1571, à Zurich jusqu'en 1614 et à Rheinfelden en 1626 encore), les anabaptistes sont toujours plus isolés géographiquement et socialement et se trouvent parfois acculés sur le plan théologique. Des conflits internes aboutissent du reste en 1693 à la création par Jakob Ammann de la communauté amish. Le relâchement intermittent des persécutions, l'influence du Piétisme et du Réveil permettent une nouvelle croissance des communautés, qui se font cependant discrètes. Jusqu'au XVIII^e s., les mennonites hollandais s'engagent énergiquement en faveur de leurs coreligionnaires persécutés en Suisse; mais il faut attendre les Lumières et la Révolution française pour que les anabaptistes suisses connaissent quelque paix. La présence continue de communautés anabaptistes-mennonites du XVI^e s. à nos jours n'est attestée que dans le canton de Berne (surtout dans

³ Selon la confession de Schleitheim regroupant un certain nombre de communautés autour de Schaffhouse, 7 traits de la théologie illustrent l'anabaptisme :

1. Le baptême est réservé aux consentants de la foi, c'est-à-dire aux adultes sûrs de la rédemption et qui veulent vivre fidèlement au message du Christ.
2. La cène n'est que symbolique. C'est une cérémonie du souvenir faite avec du pain sans levain et du vin mais il n'y a ni consubstantiation ni transsubstantiation.
3. Le pasteur est élu librement par la communauté et n'est pas investi du sacerdoce.
4. Sont exclus de la cène tous les fidèles tombés dans l'erreur ou le péché.
5. La séparation du monde est totale aussi bien religieusement que politiquement. Il s'agit de se séparer de toutes les institutions n'étant pas dans l'Évangile.
6. Un anabaptiste ne peut pas remplir de charge civile (droit de glaive).
7. Il ne doit jamais prêter serment.

l'Emmental), canton qui s'est pourtant illustré par une attitude particulièrement dure pendant plus de deux cents ans, bannissant des centaines d'individus. A Zurich en revanche, les anabaptistes, bien que très nombreux par moments, disparaissent presque complètement au milieu du XVII^e s. Les autres cantons, par exemple Soleure, Bâle, Schaffhouse, parviennent eux aussi à réduire notablement le nombre de leurs sujets anabaptistes au cours du XVII^e s.

Jusqu'au début du XVII^e s., les anabaptistes persécutés sur le territoire de la Confédération se réfugient en Moravie, puis en Alsace et au Palatinat. Dès le XVIII^e s., ils trouvent également refuge dans l'évêché de Bâle, le Jura neuchâtelois, la région de Montbéliard (F), aux Pays-Bas et en Amérique du Nord. Dans la plupart de ces endroits, leurs descendants, très actifs dans la recherche généalogique, vivent aujourd'hui encore. Nombre d'entre eux se sentent attachés à leur héritage et font partie de l'Église libre mennonite, qui compte un million de membres répartis dans le monde entier. En 1993, la Suisse dénombrait treize communautés mennonites regroupant quelque 2500 membres dans les cantons de Berne, Bâle-Ville, Bâle-Campagne, Neuchâtel et Jura. Le refus de l'autorité publique est toujours à l'origine de nombreux conflits avec l'État, même s'il n'est plus appliqué de manière aussi stricte que par le passé. Pacifiste dès ses origines, le mouvement mennonite suisse s'est récemment engagé pour l'introduction d'un service civil. Plus tardifs, les baptistes (Baptisme) et les néobaptistes de Samuel Heinrich Fröhlich se rattachent eux aussi à la tradition anabaptiste. Malgré une série de sources fort bien éditées et des archives très riches, le mouvement anabaptiste en Suisse est insuffisamment étudié, exception faite des origines. La plupart des monographies portent sur des régions données et sont anciennes, nécessitant par conséquent une mise à jour. Il manque de surcroît une présentation générale récente.

Les Églises réformées et les anabaptistes mennonites en voie de réconciliation

Source : Bonne Nouvelle, 21.02.2008

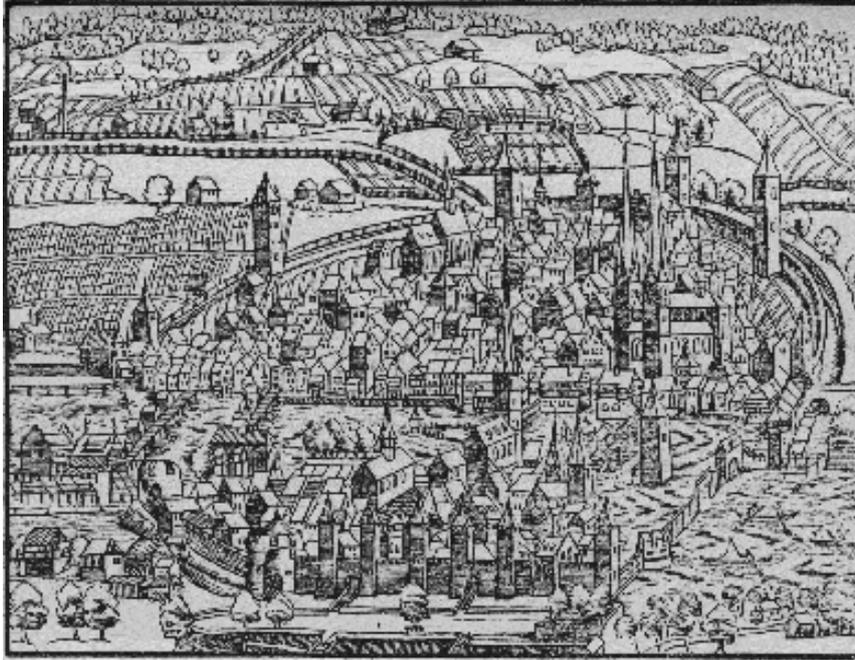
L'église réformée et des représentants des communautés anabaptistes mennonites en Suisse ont signé une «Déclaration conjointe». Il s'agit d'une «étape marquante dans le processus de réconciliation». Cette déclaration est considérée comme le couronnement du processus de dialogue conduit, pendant deux ans, par une délégation du Conseil synodal des Églises réformées Berne-Jura-Soleure et des communautés anabaptistes présentes dans ces régions. Elle peut être vue comme une étape marquante dans l'histoire de la réconciliation entre l'Église réformée et les anabaptistes persécutés jusqu'au début du XIX^e siècle. Au travers de quatre chapitres «Convergences», «Faire mémoire», «Affronter les différences» et «Déclaration d'intention», s'exprime une volonté de cheminer ensemble.

Dans aucune autre région de Suisse, on ne compte autant de communauté d'anabaptistes que sur le territoire des Églises réformées Berne-Jura-Soleure. Ce rapprochement va donc bien au-delà d'un travail de mémoire sur un chapitre de l'histoire de l'Église mais s'inscrit dans une démarche œcuménique. Les participants aux rencontres «se félicitent du dialogue fructueux et de la confiance qui ont résulté de leurs rencontres». Après la période de la confrontation puis de la cohabitation tacite, s'ouvre aujourd'hui l'ère de l'engagement commun, peut-on lire dans le communiqué.

Les communautés anabaptistes - que l'on appelle aussi mennonites - sont apparues au XVI^e siècle comme une manifestation radicale de la Réforme. Il s'agit de la plus ancienne Église libre de Suisse. Aujourd'hui, près de 2500 anabaptistes et mennonites vivent en Suisse dans 14 Églises et communautés dont 10 sur le territoire des Églises Berne-Jura-Soleure. Les Églises évangéliques néobaptistes (Evangelische Täufergemeinde ETG) sont nées dans le sillage du mouvement du réveil au XIX^e siècle. Elles comptent aujourd'hui environ 2300 membres, réparties dans 20 Églises dont 4 se trouvent dans le canton de Berne.

Les lieux que nous visiterons

ZÜRICH



Panorama de Zurich
d'après la « Chronique suisse » de J. Stumpf, Zurich, 1547

Brève notice historique

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_Zurich

La ville de Zurich existait déjà sous le nom de *Turicum* à l'époque romaine, mais c'est au Moyen Âge qu'elle est passée dans la lignée des plus grandes villes suisses. Les souverains du Saint-Empire romain choisirent la ville sur la Limmat comme emplacement pour fonder deux établissements ecclésiastiques importants du culte de Felix et Regula, saints patrons de la ville : la Grossmünster et la Fraumünster.

Le 1^{er} mai 1351, la ville rejoint la Confédération. En effet, elle a connu un grand essor économique, aux alentours du XIII^e siècle, grâce au passage du Gothard. Celui-ci lui permit de se développer car elle se trouvait sur sa route. Cependant ce n'était pas le passage du Gothard, mais bien le passage des Grisons qui était sa principale préoccupation. Ce passage permettait aux voyageurs de passer de l'Alsace à l'Italie, mais était menacé régulièrement par des chevaliers-brigands. La ville devint un grand centre spirituel et économique. Zurich subit trois attaques lors du XIV^e siècle:

- Après l'alliance de 1351 de Zurich et des Confédérés, l'Autriche déclara la guerre à Zurich. La ville fut attaquée à fin septembre la même année par l'Autriche aidée par des hommes de Berne, de Soleure et de Bâle. Quelques semaines après le siège de la ville. L'Autriche et Zurich se soumirent à un arbitrage avec Lucerne. Quand le duc Albert d'Autriche repartit à Vienne, Zurich en profita pour reprendre la bataille qui devint alors dévastatrice.



Grossmünster et Fraumünster
détail du plan de Murer

- Puis le 21 juillet 1352, Zurich fut assiégée pour la deuxième fois par les Habsbourgs. Ce siège dura deux semaines. Ce siège conduit à un traité de paix entre les Confédérés et l'Autriche, ce traité se nomme « Paix de Brandebourg », selon le nom de son médiateur. Ce traité obligea les Confédérés à concéder un peu de leur territoire et ils durent rendre Glaris et Zoug à l'autorité de l'Autriche. Les Confédérés « [...] s'engagèrent à respecter à l'avenir les droits traditionnels de l'Autriche dans leur territoires et même à agir contre ceux qui violeraient ces droits. »⁴ De plus ils promirent de ne plus faire d'alliances, qui ont pour but de lutter contre le pouvoir de l'Autriche.
- Le troisième siège de Zurich fut mené par l'empereur du Saint-Empire romain germanique en septembre, après avoir déclaré la guerre à Zurich et aux Confédérés le 20 juin 1354. Après dix jours de siège, Zurich montrait la bannière du Saint-Empire romain germanique, car les forces de l'Empereur étaient plus nombreuses que les forces zurichoises. Après sa victoire, l'Empereur partit de Zurich, cependant les batailles dans le territoire de Zurich continuèrent. Zurich, qui était affaiblie et qui ne voulait plus subir d'autre siège, signa un traité de paix avec l'Autriche : le traité de Ratisbonne. Plus tard, les Confédérés le signèrent aussi.

Conflit entre Confédérés

Source : Histoire de la Suisse, L'invention d'une confédération (XV^e-XVI^e siècles)
François Walter, Ed. Alphil, Presses Universitaires Suisses, 2009

Un conflit violent oppose Zurich et Schwytz durant les années 1440 à propos de l'héritage du dernier comte de Toggenbourg. Ce dernier était possesseur de régions d'importance stratégique pour l'économie des uns et des autres sur la route des cols grisons. Zurich ne craint pas de s'allier avec le duc d'Autriche et reçoit en plus le soutien de l'Empire. Les Schwytzois se heurtent aux fortifications de la ville. Pour desserrer l'étau, Zurich a besoin de l'appui des mercenaires français. Se joue alors une guerre entre la ville et la montagne, transformée par l'idéologie impériale en une sorte de croisade contre les « paysans rebelles ». Le dénouement viendra après la défaite sanglante des montagnards près de Bâle, à Saint-Jacques sur la Birse (1444). L'enjeu territorial, le Toggenbourg, échappe aux belligérants et tombe sous le contrôle de l'abbé de Saint-Gall. Une fois la paix retrouvée en 1450, les Confédérés ne tarderont guère à s'unir pour profiter dix ans plus tard d'une nouvelle mise à ban du duc d'Autriche. L'aubaine est alors une belle région agricole, la Thurgovie conquise par tous les cantons (sauf Berne) et transformée en nouveau baillage commun en 1460.



Bataille navale entre Zurichois et Schwytzois en 1440

Depuis la réforme organisée par Ulrich Zwingli à Zurich, la ville est un centre spirituel des églises réformées. Le statut de « Rome de la Limmat » lui revint, la ville s'assimilant depuis 1648 à une république souveraine au même rang que la ville de Venise.

Au XVIII^e siècle, Zurich passe plutôt pour l'« Athènes de la Limmat », grâce à de nombreux érudits tels que Johann Heinrich Pestalozzi, Johann Kaspar Lavater et Johann Jakob Bodmer, ainsi qu'à sa position importante en tant que ville marchande.

Au cours du XIX^e siècle, Zurich devint la capitale économique de la Suisse. Depuis la révolution industrielle, une immigration permanente a fait passer sa population de 17 000 habitants à plus d'un million (agglomération).

⁴ Dürrenmatt, Peter, *Histoire illustrée de la Suisse*, 940.41 DUR, Librairie Payot, Lausanne, p100.

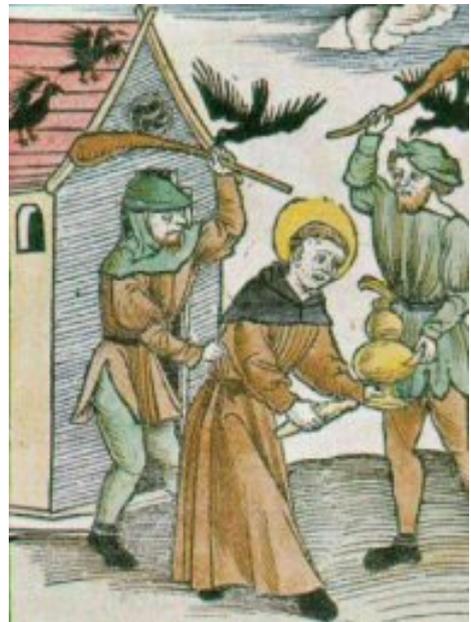
Avec une histoire plutôt typique d'une cité européenne, Zurich a eu néanmoins la chance de souffrir de peu de guerres et de destructions (surtout des deux dernières guerres mondiales), ce qui en fait une ville riche où beaucoup de styles architecturaux de différentes périodes cohabitent. Ainsi, on passe directement d'anciennes petites rues au style médiéval à des voies et places larges aux bâtiments imposants, issus des grands travaux de modernisation du XIX^e siècle, ou à des immeubles d'architecture moderne, contemporaine voire *high-tech*. À la fois lieu de rayonnement de la réforme protestante et carrefour au milieu de l'Europe, conservatrice et cosmopolite, elle cultive une identité propre tout en accueillant pour plus de 30 % de sa population des immigrés, artistes, scientifiques, industriels, entrepreneurs, financiers, etc. de toutes nationalités.

* * *

L'ABBAYE D'EINSIEDELN

Sources : <http://www.kloster-einsiedeln.ch/> et http://fr.wikipedia.org/wiki/Abbaye_d'Einsiedeln

Saint Meinrad, de la famille des comtes de Hohenzollern, suivit l'enseignement des abbés Hatto et Erlebald, au Monastère de Reichenau, situé sur une île du lac de Constance, puis y devint moine et fut ordonné. Après quelques années passées à Reichenau et au prieuré de Bollingen, qui en dépend, il embrassa la vie d'ermite et s'établit sur les pentes du mont Etzel, emportant avec lui un chef-d'œuvre sculptural représentant Notre-Dame, qui lui avait été remis par l'abbesse Hildegarde de Zurich. Il fut assassiné en 861 par des voleurs qui convoitaient les offrandes faites au sanctuaire par les pèlerins. Au cours des huit décennies qui suivirent, le lieu ne fut jamais inoccupé, un ou plusieurs ermites suivirent l'exemple de Saint Meinrad. L'un d'entre eux, Bennon de Metz fit restaurer la chapelle et défricher les terres environnantes. Eberhard, précédemment prévôt du Chapitre de Strasbourg, érigea un monastère et une église, dont il devint le premier abbé. En 947, Otton I^{er} confirma la création du monastère et lui accorda la donation de terres habituelle ainsi que le libre choix de son abbé et le privilège de l'immunité.



Saint Meinrad

En 965, Grégoire, le troisième abbé d'Einsiedeln, fut fait prince d'empire par Otton I^{er}. Ses successeurs obtinrent la même dignité jusqu'à la fin de l'empire au début du XIX^e siècle. En 1274, Rodolphe I^{er} de Habsbourg fit de l'abbaye et de ses terres une principauté indépendante, permettant à l'abbé d'y exercer les pouvoirs temporel et spirituel. L'abbaye resta indépendante jusqu'à la Révolution française. Elle possède aujourd'hui le statut de *nullius dioecesis*, l'abbé ayant une autorité quasi-épiscopale sur dix paroisses desservies par les moines et comptant près de vingt mille âmes.

Soutenu par des évêques et des nobles, surtout par la duchesse Reginlinda et la famille royale, Einsiedeln devint un centre spirituel et culturel pour toute l'Alémanie dont la zone d'influence s'étendait jusqu'en Bavière et en Italie du Nord (des moines d'Einsiedeln fondèrent et réformèrent des monastères, plusieurs moines devinrent évêques). La période qui suivit l'an 1100 fut, pour des raisons sociales et politiques, marquée par un déclin permanent de l'abbaye princière. Mais à partir du 14^e siècle le pèlerinage marial ne cessa de se développer.

Au XVI^e siècle les troubles religieux que causèrent la propagation de la Réforme protestante en Suisse furent une source de problèmes au sein de l'abbaye. Zwingli lui-même fut prédicateur à Einsiedeln de 1516 à 1518 et profita de l'occasion pour protester contre les fameux pèlerinages, mais la tempête se calma et l'abbaye reprit un rythme paisible.

Après la Réforme, la communauté ayant recouvré ses forces, la prospérité revint, tant sur le plan spirituel que matériel et l'abbaye connut un nouvel âge d'or à l'époque du baroque. L'abbé Augustin I^{er} (1600-1629) fut l'un des fondateurs du mouvement qui aboutit à la création de la Congrégation bénédictine de Suisse, en 1602, et il fit également beaucoup pour une observance stricte au sein de l'abbaye et pour la promotion d'un haut niveau de savoir et d'apprentissage parmi ses moines. Après la suppression de 1798⁵, et un exil de cinq ans, la vie reprit son cours. Malgré de constantes incertitudes politiques l'abbaye et son nouveau collègue naissant connurent un nouvel essor. L'abbaye d'Einsiedeln devint l'un des foyers de la Suisse catholique et un lieu de pèlerinage marial international. Au 19^e et 20^e siècles l'abbaye put envoyer des moines en Amérique du Nord⁶ et du Sud pour procéder à de nouvelles fondations, dont quelques unes sont à présent plus grandes que l'abbaye fondatrice.

La construction de l'église et du monastère

Ayant beaucoup souffert au cours des siècles, les bâtiments conventuels romans puis gothiques devinrent insuffisants pour la communauté croissante. En 1704 commencèrent les travaux de construction du complexe baroque strictement symétrique, avec ses quatre cours intérieures, que l'on peut admirer aujourd'hui. L'église orientée vers l'est forme l'axe central de ce vaste quadrilatère, dont les autres bâtiments sont reliés entre eux par de larges et lumineux corridors comprenant: les cellules et cabinets de travail des moines, les logements et salles de classe du collège, l'hôtellerie et les services internes tel que la cuisine par exemple.



Le réfectoire, la Grande Salle (1709) et la bibliothèque (1738) sont décorés artistement. Le grand jardin mérite aussi d'être signalé. Au cours de diverses époques viennent s'ajouter des bâtiments annexes destinés à l'administration, au collège, aux ateliers ainsi qu'au haras des chevaux.



La façade de l'église abbatiale en grès vert amande flanquée de deux tours imposantes, domine la place de conception baroque, dont la fontaine Notre-Dame (1747) occupe le centre. Cette nouvelle abbatiale, qui fut consacrée le 3 mai 1735, est due au talents d'architecte du Frère Gaspard Moosbrugger, concepteur du complexe entier.

photo Markus Bernet

⁵ Toutes les congrégations religieuses ont été dissoutes en Suisse, en conséquence de la Révolution française en 1798.

⁶ Les abbayes d'Einsiedeln et Engelberg furent obligées de s'exiler aux États-Unis pendant le *Kulturkampf*. Elles fondèrent là-bas de nouvelles maisons faisant partie aujourd'hui de la congrégation helvète-américaine, avant de revenir en Suisse, le calme revenu.

La chapelle Notre-Dame

Lorsqu'on entre dans le sanctuaire, on se trouve en face de la chapelle Notre-Dame, revêtue de marbre noir et insérée dans une vaste construction octogonale. C'est l'endroit même où Saint Meinrad bâtit son ermitage, se consacrant à la prière dans sa petite chapelle, dédiée selon toute vraisemblance au Divin Rédempteur. Selon une légende remontant au Moyen Age et dont une représentation imagée figure dans les fresques des voûtes, c'est le Christ lui-même qui aurait consacré la chapelle en l'honneur de sa mère, la Vierge Marie, dont la statue miraculeuse, datant du milieu du 15^e siècle (après 1466) et qui est l'objet de vénération, occupe ce petit sanctuaire.



Malgré cinq incendies successifs du couvent et de l'église, qui détruisirent des richesses incalculables en ornements précieux, livres, manuscrits, etc., la statue et sa chapelle restèrent intactes. En 1798, le couvent fut pillé par les troupes d'occupation françaises. La chapelle de Notre-Dame d'Einsiedeln fut détruite et la *Vierge noire* put être mise en sécurité à l'étranger. Après trois ans d'exil, l'abbé et les moines purent réintégrer l'abbaye qui connut alors un nouvel essor. La Vierge était autrefois adossée au jubé qui a été détruit au 18^{ème} siècle par les chanoines en même temps que quelques vitraux pour donner de la clarté dans la cathédrale.

Avant chaque grande fête religieuse (environ 15 à 20 fois par année), la statue change de costume (robe, bijoux et coiffe) : en robe rouge à la Pentecôte, en violet pendant l'Avent et en blanc à Noël et à Pâques. La plus ancienne des robes date de 1685 mais c'est en 1577 qu'on mentionne la première robe offerte à la Vierge par une habitante d'Einsiedeln. L'enfant Jésus que porte la Vierge est également rhabillé

La bibliothèque de l'abbaye

On ne saurait se représenter un monastère bénédictin sans sa bibliothèque. Les moines, selon St Benoît, doivent être aptes à l'étude et s'y consacrer ; à cet effet il leur prescrit avant tout la lecture de l'Écriture sainte, mais aussi celle des écrits spirituels des Pères. Cette disposition favorisa avec le temps la création d'une véritable culture du livre dans les monastères bénédictins, surtout, lorsqu'aux premiers siècles du Moyen Age, les monastères étant devenus des foyers de culture, leurs bibliothèques assurèrent la transmission écrite du patrimoine culturel de l'Antiquité classique au Moyen Age et jusqu'à nos jours.



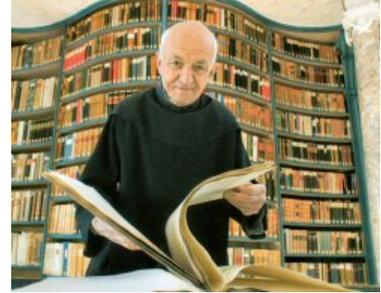
La bibliothèque de l'abbaye d'Einsiedeln peut être considérée à juste titre comme le type même d'une bibliothèque monastique. Toute bibliothèque de monastère (appelée "bibliotheca" dans la Règle bénédictine) est constituée de telle sorte que l'Écriture sainte en occupe le centre, autour duquel, en cercles concentriques, prennent place : en premier lieu, dans un cercle intérieur, les ouvrages de spiritualité et de théologie et, dans un cercle extérieur, les ouvrages traitant de toutes les autres disciplines: l'histoire, la philosophie et le droit jusqu'aux sciences naturelles et à la médecine. Cette vaste étendue de connaissances est prouvée par les manuscrits remontant aux premiers temps du monastère, ainsi que par le "fonds historique" datant de l'après-Réforme et dans une certaine mesure cela peut aussi s'appliquer à la bibliothèque moderne.

La bibliothèque abbatiale fut réorganisée de fond en comble pendant les années 1994-1998. "L'association des amis de l'abbaye d'Einsiedeln" a permis la construction, dans les sous-sols, d'un nouveau dépôt pour les livres muni du système "compactus", ainsi que d'un abri incombustible, destiné aux biens culturels, où sont rangés les manuscrits et les imprimés de grande valeur (incunables et premiers imprimés) et la construction d'un nouveau complexe pour recevoir le fichier et l'office des bibliothécaires, ainsi qu'une salle de lecture moderne

contenant ouvrages de référence et périodiques. Cette série de travaux se conclut par une restauration complète et soignée de la belle salle de la "Grande bibliothèque", ornée de stucs qui doivent leur élégance au style rococo à ses débuts.

Aujourd'hui la bibliothèque renferme 1200 manuscrits (dont 500 écrits avant 1500), 1100 incunables et premiers imprimés (jusqu'à 1520), et 230 000 volumes imprimés (du 16^e siècle à nos jours). Environ 130 périodiques offrent le résultat des recherches les plus récentes dans les domaines scientifiques les plus divers.

L'abbaye et sa bibliothèque étant intimement liées par un passé commun, la bibliothèque peut être considérée comme le fidèle reflet de la vie intellectuelle de l'abbaye. Les hauts et les bas de l'histoire du monastère se reflètent dans les fonds de la bibliothèque. Il est surprenant qu'un fonds historique aussi important ait survécu à toutes les péripéties et coups du sort qui frappèrent le monastère et sa bibliothèque au cours des temps: aux pillages, aux incendies et jusqu'aux insouciances des moines souvent peu soucieux du patrimoine culturel de leur propre passé. On ne parvient pas à savoir combien de manuscrits et d'imprimés se sont perdus au cours des siècles.



L'ordre des bénédictins

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Ordre_de_Saint-Benoît

L'**ordre de Saint-Benoît** (o.s.b.), plus connu sous le nom d'**ordre des bénédictins**, a été fondé en 529 par saint Benoît de Nursie (480-547) qui avait fondé au début du VI^e siècle une communauté de moines sur le Mont-Cassin en Italie.

Saint Benoît indiqua à ses disciples, comme objectif fondamental et même unique de l'existence, la recherche de Dieu. L'Ordre a ensuite été impliqué dans divers travaux: évangélisation et défrichage de l'Europe, conservation et transmission de la culture classique au Moyen-Âge, collation et traduction des œuvres des Pères à partir du XVII^e siècle, éducation, etc. Mais le vrai but assigné par saint Benoît à ses moines reste la recherche de Dieu. Le fondateur souhaitait même que le travail des moines ne les oblige pas à sortir du monastère: "Le monastère doit, autant que possible, être disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture. De la sorte les moines n'auront pas besoin de se disperser au-dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour leurs âmes ».

La **règle de saint Benoît** fut écrite au VI^e siècle par Benoît de Nursie pour guider ses disciples dans la vie monastique communautaire (cénobitisme). Au cours des siècles qui suivirent, cette règle fut progressivement adoptée par un nombre croissant de monastères en Occident ; au-delà de sa grande influence religieuse, elle eut une grande importance dans la formation de la société médiévale, grâce aux idées qu'elle amenait : l'idée d'une constitution écrite, du contrôle de l'autorité par la loi, et de la désignation du détenteur de cette autorité par élection, Benoît ayant voulu que l'abbé soit élu par les frères. Encore aujourd'hui, plusieurs milliers de moines et moniales à travers le monde s'inspirent de la Règle de Saint Benoît.

En écrivant sa règle, Benoît n'a pas cherché à créer une œuvre originale. Pour élaborer une règle de vie pour sa communauté, il n'hésite pas à s'appuyer sur les trésors d'une tradition monastique encore jeune à nos yeux mais déjà riche. Sa source principale est une règle monastique probablement issue d'Italie à la même époque : la règle du Maître. Mais il reprend, en les modifiant, des passages entiers de Cassien et de nombreuses idées d'Augustin (par exemple : l'abbé doit servir plus que présider : *prodesse magis quam præesse*). Il s'appuie aussi sur saint Basile, le législateur du monachisme oriental, qu'il mentionne explicitement à la fin de sa règle.

Benoît, en Romain, met en place une vie communautaire solidement structurée, sous l'autorité d'un père spirituel, l'abbé. Il organise la vie des moines à travers trois activités principales : la prière commune, qui s'exprime surtout dans l'Eucharistie et l'office divin (en latin *Opus Dei*, œuvre de Dieu, encore appelée Liturgie des Heures), la lecture priante de l'Écriture Sainte ou d'auteurs spirituels (c'est la *lectio divina*) et le travail manuel. Comme dans toutes les traditions monastiques, la prière occupe une place centrale. Benoît privilégie la prière communautaire

qui s'exprime surtout dans la Liturgie des Heures ; mais la prière personnelle n'est pas exclue. Il limite également les exigences ascétiques, qui visent à une recherche de Dieu plus intense par *la prière avec larmes, la lecture, la componction du cœur et le renoncement*. Il encourage également les vertus monastiques traditionnelles : l'obéissance conduit à l'humilité, qui conduit à la charité. Le moine s'éloigne du monde pour chercher Dieu et la clôture monastique lui permet de se concentrer sur ce but.

Le modèle de la vie monastique d'après saint Benoît est la famille dont l'abbé est le père (Abba) et où tous les religieux sont frères. À l'époque de Saint Benoît, le sacerdoce semble avoir été relativement rare chez les moines et il semble que Benoît lui-même n'ait pas été prêtre.

La journée du moine est réglée en fonction de ce que Saint Benoît appelle « Œuvre de Dieu » (*Opus Dei*) : c'est la *liturgie des heures* qui, huit fois par jour, rassemble la communauté pour prier en commun à partir des Psaumes et de la Bible. Ces offices liturgiques sont de durée variable : les trois grands offices de Vigiles, Laudes et Vêpres étant plus longs, les autres offices (« Petites heures ») sont plus courts : Prime, Tierce, Sexte, None et Complies. Pour Saint Benoît, c'est très important : *On ne préférera rien à l'Œuvre de Dieu*.

* * *

WILDHAUS (Toggenbourg)

Wildhaus, petite station de villégiature de moyenne montagne au pied du Säntis abrite un monument d'importance historique: la maison natale d'Huldrych Zwingli, modeste bâtiment de bois, mais témoin du mode de vie au tournant du XVI^e siècle.



* * *

LICHTENSTEIG (Toggenbourg)

Source : Dictionnaire historique de la Suisse, auteur: Hans Büchler

Commune du canton de Saint-Gall, dans le Toggenbourg. Seule petite ville du Toggenbourg, sise sur un éperon rocheux sur la rive droite de la Thur, au pied de la Wasserfluh et au-dessous de la ruine de Neu-Toggenburg. [...] Citée en 1228, Lichtensteig fut fondée par les comtes de Toggenbourg, qui étendaient leurs possessions vers le sud, celles de Wil et Alt-Toggenburg, situées plus au nord, ayant été données au couvent de Saint-Gall. Les fortifications de Neu-Toggenburg, mentionnées dès 1270 et en ruine depuis le XV^e s., sont également liées à ces opérations. [...] Au XIV^e et surtout au XV^e s., Lichtensteig se développa en place de marché (mention d'une mesure locale en 1374). En 1400, la première des quatre lettres de franchise confirma le privilège et le droit de marché, avantageant Lichtensteig vis-à-vis des communes campagnardes. La quatrième lettre de franchise, concédée par les barons de Rarogne en 1439, stipulait que le Conseil des Douze serait désigné par les bourgeois, et son tribunal à parts égales par le seigneur et les bourgeois. Les élections avaient lieu à l'assemblée annuelle de mai.

Le seigneur choisissait l'avoyer⁷ parmi les candidats présentés par les bourgeois. Sur demande du comte Frédéric VII, Dietrich von Lichtensteig, chapelain, écrivit en 1411 la *Toggenburger Weltchronik* dans le style du poète épique Rodolphe d'Ems. Une école est attestée en 1425. L'abbaye de Saint-Gall ayant acquis la région du Toggenbourg en 1468, Lichtensteig fut siège baillival jusqu'en 1798 (hôtel de ville actuel). Le prince-abbé de Saint-Gall Ulrich Rösch confirma, en 1469, les quatre lettres de franchise. Le Conseil des Douze, la cour baillivale, le Petit Conseil et le Conseil de guerre du Toggenbourg, le tribunal suprême du Toggenbourg et le synode protestant siégeaient dans l'ancien hôtel de ville sis à la Hintergasse. Les livres du Conseil sont conservés depuis 1534. Lichtensteig déclara son indépendance en 1798.

Rattaché initialement à Wattwil au spirituel, Lichtensteig devint paroisse en 1435, puis sa population passa en majorité à la Réforme entre 1524 et 1531 (décision du Conseil municipal de 1528). En dépit de la Contre-Réforme et bien que la messe eût été réintroduite en 1532, la configuration religieuse ne se modifia plus jusque vers 1900. Les familles catholiques (Fuchs, Wirth, Würth et Germann) se distinguèrent essentiellement comme fonctionnaires et aubergistes, les familles protestantes (Giezendanner, Steiger et Zehender) comme orfèvres, potiers d'étain et fabricants de poêles en catelles. De 1532 à 1647, les protestants furent rattachés à la paroisse de Wattwil. L'église servait aux deux confessions, mais les écoles étaient séparées. Une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lorette fut édifée hors les murs entre 1678 et 1680. Une église néogothique commune aux deux confessions fut construite à un nouvel emplacement en 1868 (démolie en 1968). La construction d'un nouveau temple en 1967 et de l'église catholique dédiée à saint Gall en 1970 mit fin au *simultaneum*. Les écoles confessionnelles, réunies en 1868 déjà, le furent définitivement en 1892.

La vieille ville de Lichtensteig, avec ses arcades et ses maisons bourgeoises datant principalement des XVI^e, XVII^e et XVIII^e s., fait partie du patrimoine national. Au XIX^e s., Lichtensteig comptait parmi les marchés importants (marché hebdomadaire des filés et



et cotonnades, quatre foires annuelles), situation qui évolua encore au XX^e s. (marché hebdomadaire de bétail, six foires annuelles). La Banque du Toggenbourg avait son siège à Lichtensteig; elle fusionna en 1912 avec la Banque de Winterthur pour former l'UBS. Une gare, située à Wattwil, relie Lichtensteig au réseau ferroviaire depuis 1870. Parmi les coutumes, traditionnelles et contemporaines, il faut citer le tir (depuis 1652) et la course militaire (Toggenburger Land-

schiessen, Toggenburger Waffnlauf), le marché aux puces de la photo, le festival d'orgues de Barbarie et les journées du jazz. Toute l'histoire culturelle de la région est présentée au Musée du Toggenbourg; des instruments de musique mécaniques, le plus grand circuit de chemin de fer en miniature d'Europe avec écartement 0 et une imprimerie mécanique sont exposés dans trois autres musées.

* * *

⁷ L'avoyer (all. *Schultheiss*, lat. *scultetus*, d'un terme désignant à l'époque franque un fonctionnaire de la justice comtale), probablement lié d'abord à la seigneurie foncière, fut ensuite le représentant du seigneur, en ville comme à la campagne, dans les domaines judiciaire et administratif. Sa mission, qui consistait principalement à présider la haute ou la basse justice, se confond en grande partie avec celle de l'Amman, du Mayor, du Bailli ou du Bailli impérial.

Il y a quelques années, une passerelle en bois a été construite sur le même emplacement. Nous pourrions ainsi parcourir à pied quelques centaines de mètres sur les pas des pèlerins.



* * *

COUVENT DE KAPPEL

Source : Dictionnaire historique de la Suisse, auteure: Magdalen Bless-Grabher

Ancienne abbaye cistercienne, commune de Kappel am Albis ZH. Diocèse de Constance. Abbaye-mère: Hauterive, filiation de Clairvaux. 1185 *in loco Capelle*. Dédicée à Notre-Dame. Supprimée en 1527. L'évêque de Constance Hermann von Friedingen approuva en 1185 sa fondation par les barons d'Eschenbach. Selon la légende, son nom dérive de celui d'une chapelle bâtie par des ermites. En 1211, le pape Innocent III lui octroya le *Privilegium commune Cisterciense*. Du XIII^e au XV^e s., plusieurs empereurs lui accordèrent des privilèges.

Quelques vestiges de la première église subsistent dans l'édifice actuel, commencé vers 1255 et achevé au début du XIV^e s. (de style gothique primitif; vitraux gothiques). Pour le reste de l'abbaye, la partie la plus ancienne date de 1209-1210 (bâtiment qui, après avoir servi sans doute d'infirmerie, devint la résidence de l'abbé et du prieur, puis fut intégré à l'Amtshaus, maison de l'administrateur zurichois du domaine sécularisé).

La période la plus brillante, tant au point de vue du rayonnement spirituel que de la prospérité matérielle, dura jusqu'au milieu du XIV^e s. Au fil de donations provenant surtout de la noblesse locale (Hallwyl, Hünenberg, Bonstetten, Hinwil, Baldegg, Uerzlikon, Gessler, Habsbourg-Laufenburg), d'échanges et d'acquisitions, l'abbaye devint propriétaire de nombreuses terres, assez dispersées. Au début, elle exploita directement, avec l'aide de frères convers, un domaine étendu et favorisa l'essor du vignoble dans la campagne zougnoise et au bord du lac de Zurich (Wollishofen). Mais au XV^e s., elle renonça à engager des frères convers et seules la ferme et la fruitière du couvent restèrent en exploitation directe.

Walter IV d'Eschenbach ayant participé au régicide de 1308, ses biens (dont l'avouerie sur Kappel) furent confisqués par les Habsbourg en 1309 et engagés aux seigneurs de Hallwyl. L'abbaye signa des traités de combourgeoisie avec Zoug en 1344 et en 1403 avec Zurich. Cette ville s'affirma de plus en plus comme autorité souveraine (son Conseil supervisa directement l'économie du couvent dès 1473); elle donna refuge aux moines pendant la guerre de Zurich, tandis que les Confédérés pillaient l'abbaye. Un incendie endommagea les bâtiments conventuels en 1493. Zurich acheta formellement l'avouerie sur Kappel aux seigneurs de Hallwyl en 1495. Le dernier abbé, Wolfgang Joner (Rüpllin), fit venir Heinrich Bullinger à Kappel comme précepteur en 1523. La Réforme fut introduite progressivement durant les années suivantes. Le couvent fut supprimé en 1527 et ses biens passèrent à la ville de Zurich.

Les moines, issus principalement de milieux bourgeois et paysans, se partageaient les fonctions usuelles (abbé, prieur, sous-prieur, grand cellérier, cellérier, maisonneur, sacristain, chantre, portier, responsable des messes anniversaires, chapelain). Le couvent comptait dix-huit moines (dont douze prêtres) en 1247, vingt-quatre en 1406 (tous prêtres), quinze en 1482 et douze en 1523. Il assumait la direction spirituelle des couvents de cisterciennes de Frauenthal et Tänikon. Il possédait le patronage de plusieurs églises: Beinwil (1239), Baar avec ses filiales de Menzingen, Hausen et Rossau (1243), Rifferswil (1321), Neuheim (1363), Wiprechtswil (auj. Niederwil, comm. Cham, 1368) et Merenschwand (1389). En 1400, le pape Boniface IX permit aux moines, à leur gré, soit de desservir eux-mêmes ces paroisses, soit d'y nommer un prêtre séculier. Kappel acheta en outre le patronage de Kilchberg et de ses filiales Rüsclikon et Wollishofen en 1407, puis celui d'Oberrüti en 1483 (jusqu'en 1498). L'abbaye détenait en divers lieux des droits de basse justice, liés à ses propriétés foncières: ainsi à Kappel, à Scheuren et au domaine de Leematt, plus loin à Uerzlikon, Beinwil, Blickensdorf, Rifferswil, Notikon (domaines de Deinikon, comm. Baar), Wiprechtswil, Ebertswil et de 1483 à 1498 à Oberrüti. Mais elle ne réussit jamais à bâtir une seigneurie cohérente. De la Réforme au début du XIX^e s., Kappel fut un domaine géré par l'Etat zurichois. Les bâtiments conventuels abritèrent des institutions sociales dès 1834. Ils furent transformés en 1983 en un centre de rencontre de l'Église protestante du canton de Zurich.



Les Guerres de Kappel

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerres_de_Kappel

Les **guerres de Kappel** sont les premières guerres de religion qui ont eu lieu en Europe. Elles ont eu lieu en Suisse au XVI^e siècle et ont opposé catholiques et protestants.

La réforme protestante continuait à progresser : Berne (1528), Bâle (1529), Saint-Gall et Schaffhouse rejoignirent les rangs des protestants. Si la souveraineté cantonale en matière religieuse n'était plus guère contestée, le problème des bailliages communs, régis par chaque canton selon le principe du tournus, était ouvert. Le conflit dégénéra en une guerre ouverte : la *première guerre de Kappel*, première guerre de religion en Europe, eut lieu en 1529. Le landamman de Glaris, en proposant un compromis, la *première paix de Kappel*, évita la bataille alors que les deux armées se faisaient face. La légende a retenu l'épisode de la Soupe au lait de Kappel.

Mais les problèmes n'étaient pas résolus pour autant ; de plus Zurich avait des visées sur les bailliages de Thurgovie et du Toggenbourg. Le conflit était ravivé et le canton imposa, durant l'été 1531, de fermer ses marchés aux Waldstätten, qui réagirent en se préparant à un conflit ouvert. La deuxième guerre de Kappel eut bientôt lieu. Les cantons catholiques ayant fait alliance entre temps avec le Valais et Ferdinand I^{er}, roi de Bohême et de Hongrie, les troupes zurichoises furent vaincues lors de la bataille, où Zwingli perdit la vie le 11 octobre 1531.



A. Anker : la Soupe au lait de Kappel

La *deuxième paix de Kappel* favorisa les catholiques dans les bailliages communs, mais reconnaissait un statu quo religieux aux niveaux des cantons.

Les acteurs principaux

Les deux grands partis qui s'affrontent lors de ces guerres religieuses sont les catholiques et les protestants. Retenons qu'en Suisse ce mouvement fut mené par deux grands théologiens, Ulrich Zwingli à Zurich et Jean Calvin à Genève. Zurich est le premier canton de Suisse à instaurer la Réforme et ce faisant, le premier pas qui marquera le début d'une nouvelle religion en Suisse. Zwingli veut en effet réorganiser les cantons suisses sous les idéaux réformateurs. Ce curé zurichois se bat durant toute sa vie, soit par ses thèses provocatrices, soit à la guerre pour sa nouvelle conception de la Bible. Il meurt au cours de la deuxième guerre de Kappel le 10 octobre 1531. Après le canton de Zürich, une partie de Glaris, Appenzell et les villes de Berne, Bâle, Saint-Gall et Schaffhouse sont atteintes par cette vague de changement. Pour fortifier leurs positions les Réformés s'allient à d'autres villes telles que Constance, Bienne et Mulhouse. L'un des personnages secondaires de cette guerre fut Georg Göldli, un général des armées protestantes qui mena les troupes durant la deuxième guerre de Kappel. D'autre part, Peter Füssli conduisit six pièces d'artillerie légère au côté du général Göldli. Kaspar Göldli, capitaine des Zurichois à la bataille de Frastanz, commandant des Zurichois dans la campagne, en Italie, de Parme et de Plaisance au service du pape. Lors de la seconde guerre Kappel, il se range du côté des catholiques contre son frère Georg.

Dans le camp des catholiques, une alliance de plusieurs cantons et pays qui ne veut pas que la Réforme se propage encore plus en Suisse, s'oppose à ces nouvelles idéologies. Au départ cette alliance est constituée de cinq cantons, (Uri, Schwyz, Unterwald, Zoug et Lucerne), mais ceux-ci trouvent vite un puissant allié à l'étranger, l'Autriche.

Conséquences de la première guerre de Kappel

La paix de Kappel, penche plutôt du côté des protestants. Dans les bailliages communs, territoires appartenant à plusieurs cantons à la suite de la conquête d'un territoire par plusieurs cantons simultanément, la réforme peut continuer à s'étendre, les catholiques doivent renoncer à l'alliance avec Ferdinand 1^{er} d'Autriche. Ils doivent payer les dédommagements des dégâts qu'ils ont causés par le blocus alimentaire. Zwingli et Zurich ne peuvent obtenir l'interdiction du service étranger dans l'ensemble de la Confédération et non plus l'autorisation du culte protestant sur les territoires des cantons catholiques. L'alliance chrétienne est dissoute, il est convenu que la religion pratiquée dans les bailliages communs est celle qui y est la plus présente, celle que la majorité des habitants pratique. C'est lors de ce « conflit » que serait survenu l'épisode de la soupe au lait de Kappel.

Conséquences de la deuxième guerre de Kappel

Les catholiques ont perdu environ 100 soldats, alors que du côté des protestants la perte fut plus élevée : environ 500 soldats y ont perdu la vie. La seconde guerre de Kappel retarde jusqu'à la seconde guerre religieuse de Villmergen (1712) la prépondérance (supériorité) des cantons protestants, rêvée par Zwingli. Les pertes qu'a subies le canton de Zurich causent une surexcitation dans la campagne zurichoise. Les paysans se plaignent du gouvernement qui est devenu de plus en plus puissant et qui, au cours des dernières années, a donné aux ecclésiastiques une trop grande influence dans les affaires publiques. Le conseil a dû promettre au peuple de respecter les anciennes franchises des campagnes et de ne plus prendre de décisions importantes sans le consulter. Le même phénomène s'est produit à Berne, qui dut faire au peuple des concessions. La réforme recule dans plusieurs contrées notamment dans les bailliages communs où les cinq cantons catholiques savent tirer profit de leur victoire. Les "bailliages libres" (Rapperswil, Gasler et Sargans) reviennent aux catholiques. Mais dans le Rheinthal, la moitié des communes restent protestantes. Glaris permet la célébration de la messe dans quatre communes. Les Zurichois doivent dissoudre la combourgeoisie chrétienne et payer les frais de la guerre. La Confédération ne connaît plus de changement géographique, sauf en Suisse occidentale. Désormais la Diète ne compte plus que sept cantons catholiques, deux réformés et deux mixtes. Cette seconde guerre marque l'arrêt de la diffusion des doctrines réformées en Suisse et en Suisse orientale. Pendant cette guerre, Zwingli, qui agonise au pied d'un arbre, se fait tuer par un capitaine unterwaldien, Vokinger.

BREMGARTEN (AG)

Source :
Dictionnaire historique de la Suisse

La ville surgit après 1230 à l'ombre d'une tour mentionnée en 1238/1239 (l'actuel Schlössli?), sur l'emplacement d'un habitat rural qui lui donna son nom. Le pont sur la Reuss, vraisemblablement précédé par un bac, semble remonter à la fondation de Bremgarten.



Jusqu'en 1415, les Habsbourg-Autriche furent les seigneurs de Bremgarten. C'est pourquoi ses habitants se trouvèrent du côté autrichien lors des batailles de Morgarten en 1315 et de Sempach en 1386. En 1415, lors de la conquête de l'Argovie, Bremgarten, formellement ville impériale, se rendit aux Confédérés après quatre jours de siège.

Lors de la guerre de Zurich (cf. encadré p. 9), Bremgarten se battit aux côtés de la coalition austro-zurichoise. Ayant refusé d'entrer comme canton dans la Confédération, elle fut assiégée et prise en 1443. En 1450, les huit cantons confirmèrent pour l'essentiel les droits qui lui avaient été reconnus en 1415. Les deux guerres de Kappel valurent à Bremgarten d'être occupée en 1531 par les troupes des cinq cantons catholiques, d'avoir à payer une amende et de perdre momentanément le droit d'élire les avoyers.

En 1529, Bremgarten adopta la Réforme mais retourna à l'ancienne foi après la seconde guerre de Kappel. La translation des reliques de saint Synesius donna naissance en 1653 à un pèlerinage toujours vivant.

Heinrich Bullinger, fils illégitime du curé de Bremgarten, est né dans cette bourgade le 18 juillet 1504.

Nous verrons en passant sa maison natale.

* * *

Un témoin du temps

Thomas Platter, chevrier du Haut Valais devenu enseignant de grec ancien et d'hébreu, imprimeur (c'est lui qui a imprimé la première édition de l'Institution chrétienne de Calvin) et enfin directeur de l'École de la cathédrale de Bâle.

Nous lirons en voyageant quelques pages de son autobiographie intitulée « Ma vie », éditions de l'Age d'homme, Poche Suisse, 2002

